

## Les clichés du drame

Les photographies avaient fini par coller les unes aux autres à cause de restants de papier adhésif au verso. En les séparant, même délicatement, je créais des marques blanches, des trous irréversibles dans les images.

Le premier cliché était la preuve qu'il est possible d'élever des enfants dans la ouate, ainsi que dans le coton ouaté, matière moins aérienne, mais plus économique, qui a enrobé tant de fillettes et de garçons de ma connaissance que mes souvenirs de jeunesse s'imprimeraient naturellement sur ce textile.

Une quinzaine d'enfants, alignés dans leurs épais ensembles de jogging, posaient pour une photo de classe. Sur mon chandail gris, une énorme tête de chien, un sosie de Lassie au regard complètement fou après avoir trop fait de tours de sècheuse. Je tentais, depuis le troisième rang, coincée derrière mes camarades, d'exhiber fièrement mon bracelet de perles de verre, ces répliques miniatures de l'œil de Maman, levant maladroitement la main comme un pantin disloqué. La contorsion manquait assurément d'aisance. J'avais l'air de brandir le poing au photographe. Dans cette pose provocatrice et figée, comme si j'allais cogner la tête du gamin devant moi, je me répétais *Tu ne vois pas que tu me caches? Tu caches la femme en moi !*

Selon les inscriptions griffonnées au dos de la photo, le garçon devant moi se nommait Léon. Léon avait peut-être pleuré devant mon geste guerrier, incapable de comprendre pourquoi il y avait tant de violence gratuite dans le monde et comment il avait pu se retrouver avec une ennemie mortelle à sept ans. Maman détestait cette photo, les photos en général, le papier inutile et tout ce qui prend de la place. Elle s'était mise en colère lorsqu'on lui avait demandé quelques dollars pour ce cliché où l'on voyait plus mon poing que mon visage. Malgré tout, j'y souriais.

Sur la photo suivante, une boudeuse élégante s'exhibait, son toupet retombant insidieusement devant l'œil. J'étais près de la porte d'entrée de notre ancienne maison, à quelques centimètres de la boîte aux lettres qui abritait un nid de frelons. Rien que d'y

penser, je sentais la photo bourdonner et vibrer comme un insecte. Un insecte aux ailes de papier glacé. Une fois de plus, mon regard se fixa sur mes mains. Je ne portais qu'un gant, beaucoup trop grand pour moi; un souvenir de la journée où mon père nous avait quittées. J'avais voulu le retenir et il ne m'était resté que ce gant inutile. Je portais le gauche en me disant qu'il portait peut-être le droit. Cela me suffisait, car je rêvais du jour où l'on se retrouverait, où l'on se prendrait la main, la main nue et sans gant, et cela suffirait pour nous réchauffer.

William n'était présent sur aucun de ces portraits, ni sur ceux accrochés aux murs, ni dans les albums qui se trouvaient chez ma mère, comme s'il les avait désertés. Sur plusieurs, il s'y trouvait pourtant en creux, presque visible, me laissant l'impression qu'il venait tout juste de les quitter en se glissant sous le papier ou en s'échappant des cadres.

Avant de sortir de la salle de bain, je fis couler de l'eau. J'avais égaré le bouchon, le lavabo restait vide. J'oubliai, pendant de longues secondes, la technique, parce qu'il devait bien y en avoir une, qui permettait de retenir le liquide, stoppant le mouvement de perte, de peine perdue de l'eau. Comme une énième tentative de rattraper mon père, fuyant de partout.

## **L'enfant do**

Les deux sœurs étaient assises aux extrémités du divan. Chacune regardant dans une direction opposée.

Pour rassembler ses sept enfants, toutes des filles, ma grand-mère avait autrefois divisé son ensemble de thé en porcelaine et ses assiettes anciennes, afin que chacune ait une partie des pièces. Grand-mère imaginait que ses chéries reviendraient toutes faire la dinette pour réunir le service. Mais rares sont ceux qui protègent et conservent des pièces dépareillées et incomplètes. Ne se côtoyaient – et encore, seulement par nécessité – que celles qui étaient elles-mêmes une paire dépareillée, et qui ressemblaient à deux pièces ébréchées par la vie, les jumelles non identiques, Anne et Blanche.

Se tenir loin, pour éviter la folie à son tour, avait été le mot d'ordre dans la famille. Mais ce soir-là, nous ne pouvions pas y échapper ; nous allions toutes les trois dormir dans la même maison. Même la chatte avait trouvé une boîte de carton à sa taille. L'horaire du lendemain fut planifié en conséquence. Je sortirais déjeuner avec Anne, qui devait aller chercher son courrier. Puis, nous irions dans une boutique qui offre des services de reprographie afin de photocopier le journal de William et d'en avoir une seconde version pour Nora. Blanche resterait à la maison. Midinette, la chatte, pantouflerait dans son coin.

J'ai veillé tard avec l'album de cuir fermé sur mes genoux. Je ne pouvais pas me lancer sérieusement dans sa lecture. Je me suis allongée sur mon lit d'enfant sans ouvrir la lumière et je me suis laissée couler à pic.

**Dégradé 1**

William ronflait, une longue respiration bruyante suivie d'un bruit de sonar. Il transmettait la position de son corps réel au travers des couches brumeuses du rêve. Nora surveillait sa dérive. Elle savait que bientôt ils ne dormiraient plus côte à côte, que William perdrait ses repères.

Quelquefois, pendant son sommeil, elle se mettait à fouiller en douce pour trouver le livre de Willie. Elle savait qu'il le gardait sous clé. Mais elle cherchait tout de même sa cachette. Pour qu'il lui révèle ses secrets.

Cette nuit-là, il avait fait un rêve étrange, où il était à la fois lui-même et son arbre généalogique au grand complet. Au lieu de se réincarner dans ses descendants, il remontait doucement la lignée. Il était l'enfant, puis le père, ensuite le grand-père et puis l'arrière-grand-père et ainsi de suite, il remontait les histoires en ne connaissant que la famille qui le suivrait puisqu'il l'avait déjà été. Cette filiation fabuleuse lui permettait de se connaître à reculons, à contretemps. La fin était au début de la création.

Nora finit par trouver un papier brouillon dans une poubelle.

### ***Lettre du bourreau et du condamné***

*J'avais mon propre cabinet d'écriture. Maintenant, il me reste un journal rangé dans un coffre, avec une clé sanglante de rouille, comme celle que possédait Barbe-Bleue, pour verrouiller derrière moi mes méfaits.*

*Mes victimes, fraîches ou fanées, finissent roulées en boule sur le plancher. Des feuilles de papier. Ces brouillons complotent derrière moi, me ravissent mes plus précieux secrets. J'ai écrit avec ce que j'ai été. Tout ce qui reste de moi est là. Je suis cet alliage entre rêve, écriture et réel. À moitié un personnage. J'en suis là à faire le décompte de mes morts et de mes vies, que je colle dans un cahier ou que je jette, conscient que ce sont des débris de mon être qui étaient peut-être utiles autrefois.*

*Mon cerveau tire à blanc. Il projette des petits morceaux d'histoire et puis s'arrête. Il est las de faire des liens. Il préfère la spontanéité. Il est amoureux des morceaux sans attaches, de la beauté du fragment auquel l'infini peut s'accrocher. Les mots, les séquences, les chapitres n'ont plus à se suivre. Je travaille à ma propre déconstruction.*

*Je suis le meurtrier de l'histoire. Je n'ai plus de mémoire. Il n'y a plus d'espace, de chambre interdite entre le vrai et le faux. Je n'ai plus de mémoire.*

*Je devrais vider le coffre et tout brûler. Y a-t-il encore quelque chose de moi à préserver?*

## **Le coucou**

Ma chambre de jeune fille. Tous les meubles avaient repris leur position originelle, ce monde solide et inchangé qui avait été construit autour de moi; la vanité, la commode qui tirait une langue faite d'une manche de pull en laine saumon, le coffre à jouets et le lit, le tapis au motif d'arc-en-ciel décoloré, presque albinos de son état. La lampe et le clown en porcelaine – décrépit, avec la peau grise et une perruque hideuse à moitié arrachée qui laisse voir sa tête vide à l'intérieur, un clown zombie sans cervelle – que je déteste, la bibliothèque minuscule, les livres en château de cartes qui refusent de s'aligner. Les rideaux de dentelle et le rose. La courtepointe d'hallucinations visuelles. Et les autocollants Smiley qui pelaient sur les murs. Mes retailles d'enfance. Je prévoyais une nuit de sommeil agité ; à mettre sur le dos du clown.

Je me suis relevée comme une automate. Je n'avais aucun souvenir de m'être changée, mais je portais ma robe de nuit couverte de petits lapins et des pantoufles assorties. J'avançais à pas lents. Dans le sommeil des autres, je prenais garde de ne pas faire trop de bruit.

La porte de la chambre de ma mère était fermée, comme tous les soirs depuis qu'elle vivait avec Anne. Le besoin des verrous s'était manifesté. Il fallait conserver ses secrets. J'imaginai son œil qui roulait toute la nuit et qui faisait des rondes dans sa chambre close. Elle devait l'enfermer avec elle.

J'ai regardé l'horloge. J'étais convaincue que ma mère s'en était débarrassée, car elle détestait les coucous. Je me suis approchée pour chercher l'erreur, me convaincre qu'il s'agissait d'une autre horloge presque semblable à la première, mais qui n'aurait pas de coucou. À 10 h 14, le mécanisme s'est déclenché. Des volets miniatures se sont ouverts pour laisser passer une languette de bois au bout de laquelle se trouvait une petite figurine. Elle me ressemblait. Avec un nez sculpté trop grand et une bouche aux lèvres minces, si minces qu'on aurait dit qu'il n'y en avait qu'une seule, un trait rouge, incapable de s'ouvrir.

La statuette portant la réplique de ma tenue – je reconnaissais les lapins – était murée dans le silence avec cette bouche impossible.

Puis, deux portes s'ouvrirent sur les côtés de l'horloge, encadrant ma figurine maintenant prisonnière de deux vieilles mamies – ressemblant étrangement à Anne et Blanche – qui tricotaient en tandem. Elles avaient besoin d'un métronome, d'un tempo pour leur vieillesse.

Elles me transformèrent en coucou. Mes bras furent enfoncés dans de grandes poches de plumes qui étaient reliées au bois, par tous les nerfs et les tendons encore un peu sanglants de l'oiseau que je portais sur moi comme un mantelet. Sa tête reposait sur la mienne, avec le bec. Je devais avancer, en tirant et en ramenant les ailes en avant, tout en suivant le rythme des tic-tacs interminables de leurs broches.

Rêve volatile de celle qui rêve en secret de voler de ses propres ailes.

## **L'oiseau bleu**

Je me suis finalement réveillée. Dans la chambre étouffante, le ventilateur tournait au ralenti. Des images mouvantes semblaient s'insérer entre ses pales, de petits films que j'avais le temps de visionner avant que la pale suivante ne revienne les effacer pour un nouvel assaut cinétique. Une lenteur qui me faisait entrer en transe. Un oiseau bleu sur une branche serinait son histoire. Je ne l'avais pas encore vu, mais je savais de quelle couleur il était. C'était un chant bleu qui venait à mes oreilles.

J'imaginai mon père. William était installé derrière un bureau, les mains reposant sur le bois nu. Sans papier, sans crayon, sans rien à créer, cherchant ces outils connus qui feraient redémarrer sa pensée. Ses pertes de mémoire lui pesaient, lui écrasaient le dos, au lieu d'alléger son cerveau, qui s'émiettait sur un sentier de plus en plus blanc. Aucune donnée rescapée. Mon père s'éteignait. L'impression d'assister dans le monde réel à une suppression de fichiers, de fichiers humains.

Lui, peut-être, peut-être qu'il le savait, qu'il devenait peu à peu un conte pour les autres, en oubliant de se plier au réel, en égratignant les souvenirs, en mélangeant les noms. Par l'écriture, qui rafistolait sa mémoire, son imagination, il comblait les trous intimidants dans lesquels il craignait de s'abîmer. Tout devenait fiction. Tout devenait vérité. Il se reconstituait au plus vite.

Un homme qui ne pouvait être raconté que par d'autres était un homme mort.

*Les êtres disparaissent, les livres restent.* Mais à ce stade de la maladie, ce qu'il tentait de rescaper de son naufrage avait déjà pris l'eau. Sa mémoire gondolait à loisir, le noyant doucement.

## L'haleine de la Carabosse

Ma mère avait profité de cet instant de recueillement pour entrer dans ma chambre et se poster derrière moi sans que je m'en aperçoive. Je ressentis cette ancienne impression d'inconfort qui m'affectait quand j'étais jeune, dérangée par le souffle de quelqu'un près de mon épaule.

L'haleine d'une autre personne. Je m'imaginai une bouche noire, des relents de café. Des dents trop longtemps serrées. Un abri prenant mousse. Une caverne. Des araignées. Un soupçon de matin camouflé dans la menthe. Les relents de vie qui aurait dû rester privée crevaient ma bulle en me rappelant que tout a une odeur, même les mots qu'une personne murmure de trop près. La respiration de ma mère s'arrêta, puis reprit, suivant une ponctuation imaginaire. L'haleine de la Carabosse, sifflante. Elle me regardait, l'œil de verre aussi. Pesant sur ma vie.

Se penchait-elle ainsi sur moi pendant mon sommeil ? Est-ce ainsi qu'elle me lisait les contes de mon père parti vers un autre continent, alors qu'il s'enthousiasmait de découvrir un autre berceau rempli d'autres contes ? Trop longtemps, j'ai été embobinée. Par les fils de diverses histoires, comme un fuseau dans un grenier. Ma mère avait travaillé dans un commerce où l'on vendait des articles de couture et de tricot et des centaines de bobines de couleur, chacune dans leur case. Elle avait donc tout le matériel disponible sous la main.

Trop longtemps, j'ai été une petite fille. Et quand j'ai décidé d'être une femme, cela n'a pas eu davantage de succès. Passée maître des coups de foudre à sens unique, j'ai pensé abdiquer. Être envahie par la foudre, l'aspirer, la contenir. À l'intérieur de moi. La résorber. Avoir peur de faire des étincelles si je m'avance trop près de l'autre. Toujours affronter l'amour seule, devant des hommes intacts ayant toute leur tête. C'est fatigant d'être un feu d'artifice qu'on ne regarde pas.

J'avais eu un seul amoureux et c'était terminé. Jules m'avait fait vivre un *anticonte* de fées dans lequel je m'étais fait mal, surtout aux pieds...

## Les souliers de bal

J'avais accompagné Jules à un petit bal costumé lors d'une fête d'enfants pour laquelle on avait sollicité ses services. Jules, magicien désastreux, devaient ravir des petites filles de trois ans revêtues de robes bouffantes de princesse. Les gamines survoltées dansaient au milieu de la salle, sur un rythme de tressautement commun, dans leur bulle. Elles ne se voyaient pas les unes les autres. Elles s'appropriaient les ballons selon un barème de tailles et de couleurs préférées, s'entêtant à les garder même si cela compliquait leurs mouvements. Certaines les perdaient et les attendaient sagement, d'autres se précipitaient pour les pourchasser, affolées par les cris et le bruit des ballons éclatés. Elles semblaient avoir peur que tout disparaisse, que ces sphères magiques et colorées s'envolent en leur brisant le cœur.

C'est au milieu de cette frénésie que Jules m'avait annoncé qu'il préférait faire disparaître les gamins dans ses spectacles de magie qu'en avoir avec moi. Il se nourrissait de leur émerveillement, mais il ne voulait pas être dévoré tout cru par un nouveau-né exigeant. Les enfants sont disparus dans un peu de fumée à la manière de châteaux de cartes qui s'écroulent. J'étais complètement soufflée parce que plus notre relation évoluait, plus je me rendais compte qu'il y avait des tas de choses que je ne connaissais pas de lui et que j'avais gommées par mes désirs, par l'image de Jules que j'avais créée. Pourtant, il n'avait jamais parlé d'enfant, et moi non plus d'ailleurs.

J'ai laissé mes souliers sur la véranda pour que Jules pense à une combustion spontanée ou à un ravissement. C'est lui qui me les avait achetés, ces souliers bleus à la peinture trop petite et avec un talon plat, parce que je n'ai jamais su marcher avec des talons hauts. À l'inverse des créatures qui ondulent, qui ont des démarches chaloupées, qui nagent gracieusement au-dessus de leurs talons fins, j'avais toujours eu l'air d'une femme sans genoux montée sur des échasses. Jules me regardait alors en fronçant les sourcils, pour que je reste à une certaine distance de lui lorsqu'on se promenait. L'aiguille du talon semblait s'être retournée pour percer mes pieds et me faire souffrir.

Les deux chaussures sont restées là, elles sont peut-être tombées par terre, ont peut-être pris vie, devenant un refuge d'insectes, une halte fourmilière, faute de pied féminin pour les porter. Il n'y eut pas de quête. Personne n'a recherché leur propriétaire. Ce n'était que des souliers abandonnés, désenchantés.

Il valait mieux partir sans laisser des traces qui n'étaient pas les miennes.

[Mycours.com](https://www.mycours.com)